

En attente d'avoir 18 ans

Au printemps 1961, je terminais ma 11^e année au collège d'Hearst en Ontario. J'aurais beaucoup aimé continuer à l'université mais ça coûtait cher et j'étais sans le sou!

Plusieurs fois j'avais discuté avec mon oncle Jos Lamarche et il me suggérait de faire mon service militaire. Il avait lui-même fait les deux Grandes guerres et son fils Maurice, membre du Royal XXII^e, revenait de Chypre avec un régiment des casques bleus de l'ONU. Mon oncle trouvait que j'avais les qualités d'un bon soldat.

J'avais 17 ans, la ferme était hors de question car mon père avait mon frère aîné avec lui et ils n'avaient pas besoin d'un deuxième "aide". Donc, pas de place pour moi!

Suite à plusieurs discussions avec oncle Jos, je me rendis compte que l'infanterie, avec ses opérations militaires armées, ne me disait rien. L'aviation, beaucoup plus technique, me semblait beaucoup plus intéressante et je décidai de m'y enrôler. Malheureusement pour moi, à cette époque la majorité était de 21 ans au civil et de 18 ans dans les forces armées et je n'avais que 17 ans... Une seule option: mon père pouvait signer pour moi et cela me permettrait de m'enrôler à 17 ans.

Refus net de sa part... Il n'endosserait jamais personne! Donc, j'aurais un an à attendre... (Ma sœur Ghislaine subit le même refus quelques années plus tard mais ça c'est une autre histoire!)

À l'été 1961, de retour de Hearst, je travaille aux récoltes. (Voir "Derrière la presse à foin") À l'automne je travaille avec des équipes des "Terres et Forêt" à éteindre des feux, avec des petites pelles. Il s'agissait de dégager à la main des espaces que nous appelions "coupe-feu", pour tenter de stopper la progression des flammes. Lorsqu'il n'y avait plus d'incendie, nous travaillons à dégager les aulnes

des fossés de chaque côté des routes de campagne. J'ai alors été immunisé contre les piqûres de moustiques!

Plus tard cette année-là, lorsque vinrent le froid et la neige, je travaille dans les équipes chargées de couper des tracés dans la forêt, pour permettre aux gros tracteurs, le printemps venu, de creuser des fossés de drainage des terres agricoles. Je partais le matin de chez mes parents, chaussé de mes raquettes, marchait un ou deux kilomètres, travaillait avec ma hache toute la journée, et revenait le soir, toujours avec mes raquettes. Cinquante ans plus tard, je possède toujours ces mêmes raquettes, fabriquées par les Algonquins de la Baie James.



Début 1962, on me retrouve avec mon cousin André et un père de famille du rang Léo Vilandré, à démolir un moulin à scie abandonné, juste à l'ouest de Senneterre au sud de la traverse de chemin de fer. Il fait froid, c'est dangereux, pas de bottine de sécurité, pas de casque dur, mais pas d'accident non-plus!

Je me rappelle qu'André et moi voyagions dans la minuscule cabine du Chevrolet 1949 ou 50 de Léo, et que celui-ci ne fumait pas. *(Le camion fumait, mais pas Léo !)*



André et moi fumions tous les deux et ce pauvre Léo avait bien du courage de nous endurer!

Amitiés,
Julien